

Richard Kenigsman

Plusieurs années après le massacre du 7 octobre 2023, Richard Kenigsman poursuit son œuvre d'artiste engagé, témoin de ce présent funeste, comme il le fut d'un triste passé haineux qui resurgit dans l'actuel. Il témoigne, certes, mais il nous donne *à voir* et *à sentir* à travers son regard acéré et ses affects violents, ce qu'il nomme « l'immondation », il fait parler le tragique d'une destructivité débridée qui sera à jamais marquée dans les mémoires et dans la chair.

Dans ses tableaux très expressifs, les portraits se succèdent et les regards des personnages grimés, méconnaissables, transpercent. Les masques carnavalesques, une forme d'art brut, dégagent une double expression, l'ironie ou la dérision et la profondeur dramatique, comme si l'artiste souhaitait laisser ouverte la question du *caché* et du *montré*, de qui se cache ou qui se montre ? Un clown couronné côtoie un personnage mélancolique, habité par la mort. Ailleurs, le grotesque côtoie le ridicule et la tristesse douloureuse. Les couleurs sont fortes, les regards plutôt perçants, mais parfois vides, sont toujours adressés au « regardeur » comme si les yeux étaient porteurs d'une narration indicible sortie d'un imaginaire effrayant ou d'un cauchemar éveillé.

Il se dégage une inquiétante étrangeté de l'ensemble de ces tableaux, où familier et étranger sont mêlés dans une émotion vive et troublante. Onirisme ou froide réalité ? Quel théâtre intérieur ces figures chatoyantes cherchent-elles à nous faire partager ? Mais aussi quels regards sur le monde actuel portent ces masques grimaçants de gaité forcée, ces visages déformés, ces frontières brouillées entre vivants et morts ? Un pied de nez à la réalité, ou une tristesse intime qui passerait par l'ironie et le décryptage d'exhibitions honteuses ?

R. Kenigsman ne trempe plus ses pinceaux dans la boue, le traumatisme n'est pourtant pas loin, mais il peint peut-être un certain *monde d'après*, un après pas encore passé, dans le voisinage de la fausseté, de la honte masquée, de l'hubris déchainé dans des couleurs vives, volontairement trop vives, mais parfois trop blanches, par une ambiance faussement festive et dans le même mouvement, angoissante. La couleur du *trop d'affect*, la puissance de l'identité exacerbée, viendrait-elle compenser le trop peu, l'effacement derrière le masque blanc ? Le blanc cherche-t-il à neutraliser, à négativer, à montrer la mort à nu, ou la vanité du vivant qui se joue une comédie à laquelle il ne croit pas ?

L'énigme de ces peintures reste entière, elle interpelle et dérange, incitant à toutes les interprétations, entre le rire et les larmes, entre la comédie et la tragédie, entre le deuil et la face grinçante, mais toujours autour de la mort et de la violence. R. Kenigsman a-t-il fait là une œuvre de vérité sur la nature humaine ?

Evelyne Chauvet

31 mai 2026